

Marie-Pierre Coton

Juliette
dans
la tourmente



Marie-Pierre Coton

Juliette dans la tourmente

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4571-1

Dépôt légal : juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

A mes parents.

M. P. C.

PREMIERE PARTIE

17 Février 1943

C'était un mercredi. Elle rentrait de la bibliothèque municipale, sous la pluie qui commençait à tomber. Elle avait vu la voiture qu'elle ne connaissait pas, savait ce que ça voulait dire. Elles avaient eu assez de pensionnaires depuis trois ans pour savoir. Elle avait poussé la grosse porte d'entrée très doucement, en espérant pouvoir se glisser jusqu'à la cuisine sans se faire voir. Mais la voix de Margot l'arrêta :

– Juliette, viens ici je te prie.

Juliette s'arrêta devant le salon et le vit aussitôt. L'homme était grand, blond, la mâchoire carrée, portait l'uniforme vert-de-gris dont les boutons luisaient, et des bottes si brillantes que Juliette était sûre qu'elle pourrait se voir dedans si elle s'approchait. Elle sembla prendre d'un coup tous ces détails et pourtant, elle avait l'impression que son regard restait accroché au sien depuis le début. Un regard couleur de mer verte sous le ciel bleu. Juliette réalisa qu'elle restait là, à le dévisager, immobile et silencieuse, parce qu'il en faisait autant.

Elle fit un pas dans le salon.

– Juliette, voici le capitaine Von Kruger, notre nouveau pensionnaire, fit Margot avec un sourire enchanté. Je suis tellement contente d'avoir à

nouveau un homme dans la maison. Je ne suis jamais tranquille de nous savoir toutes les deux toutes seules avec tous ces réfugiés dans la région.

Elle avait mis beaucoup de mépris dans le mot « réfugiés » et Juliette soupira machinalement. L'Allemand continuait de la regarder sans bouger, sans parler.

– Sois gentille et montre sa chambre au capitaine. Je pense qu'elle vous plaira, Capitaine, tous vos compatriotes en ont été très contents.

– Par ici, Capitaine, fit Juliette en se dirigeant vers les escaliers sans l'attendre.

Il était derrière elle. Une marche en dessous d'elle, sur sa droite, leurs visages à la même hauteur et elle sentit son regard lui brûler la joue. Elle s'arrêta sur le palier et indiqua la porte en face d'elle :

– La salle de bains.

Elle tourna sur la droite et ouvrit la première porte, celle de la chambre qui donnait sur la rue. Il y avait un lit double et deux tables de nuit contre le mur en face, une commode sous la fenêtre à gauche et directement contre le mur opposé, une armoire à glace. Juliette s'effaça du seuil et dit « Voilà » toujours sans regarder l'Allemand.

– Merci, répondit-il dans un français parfait, à peine teinté d'accent. Mes malles devraient arriver tout à l'heure.

Elle ne put s'empêcher de lever la tête. La plupart des officiers qu'elles avaient reçus parlaient aussi français, mais pas comme ça, pas comme lui, presque comme si c'était sa langue maternelle. Elle rencontra à nouveau les yeux verts, détourna le regard aussitôt.

Elle continua, en fixant un point vague au-dessus de la tête de lit :

– Quelqu'un vient pour le ménage et le linge plusieurs fois par semaine.

– Merci. Je verrai ces détails avec la Kommandantur.

Un silence.

– Et vous ? demanda-t-il.

– Nous ?

– Où dormez-vous ?

– Ici, répondit Juliette en montrant les deux chambres de l'autre côté du palier.

Elle savait ce qu'il allait dire, elle connaissait les Allemands. Il allait lui dire qu'elles devaient monter à l'étage au-dessus, se réserver l'usage exclusif du premier étage. Mais il ne dit rien, fit simplement oui de la tête et continua de la regarder.

– Je vais vous donner les clés, dit Juliette en se tournant vers les escaliers.

Ils descendirent en silence. Juliette s'approcha de la commode dans l'entrée, ouvrit le premier tiroir et en sortit un trousseau.

– La grosse est pour la grille du jardin. Celle-là est pour la maison.

Elle déposa les clés dans la paume ouverte en prenant bien soin de ne pas la toucher, de ne pas le regarder.

– Merci, Mademoiselle. Mademoiselle ?

– Cordet, dit Juliette en levant enfin la tête pour lui répondre.

Il ne bougeait pas. Il avait mis ses yeux verts dans les siens. Il la regardait étrangement. Sans émotion particulière, juste de la curiosité peut-être. Elle attendit

une longue seconde puis demanda, toujours avec un détachement poli :

– Vous avez besoin d’autre chose ?

– Non. Merci.

– Bien, je vous laisse alors.

Elle le contourna rapidement, en ne comprenant pas pourquoi tout à coup son cœur faisait des embardées dans sa poitrine. Elle retourna dans le salon et s’assit dans le fauteuil le plus loin de la porte, attrapa un Marie-Claire qui traînait et commença à le feuilleter distraitemment.

Il revint dans la pièce et, s’inclinant devant Margot, dit :

– Pardonnez-moi, Madame, mais j’ai encore plusieurs choses à régler avant ce soir.

– Oh mais certainement Capitaine, certainement. Vous joindrez-vous à nous pour le dîner ? Nous n’avons pas grand-chose, les restrictions, vous comprenez, mais nous partagerons avec grand plaisir.

– C’est très aimable à vous mais je prends mes repas au mess. Mes hommages, Madame, fit-il en prenant la main que Margot lui tendait et en se penchant dessus.

Il se tourna vers Juliette et lui fit un signe de tête poli.

– Mademoiselle.

Juliette sentit ses joues chauffer sans raison et dit trop bas :

– Capitaine.

Ce ne fut que lorsqu’il fut parti que Juliette réalisa qu’elle reprenait son souffle.

Et pendant que Margot entamait sa litanie sur les bienfaits de l'arrivée des Allemands en France et sa satisfaction de les voir mettre de l'ordre dans le pays, Juliette essaya de se rappeler combien de pensionnaires forcés étaient passés chez elles.

Peut-être une demi-douzaine en trois ans. D'abord il y avait eu les SS, le fer de lance de l'armée allemande, avec leur regard de chiens exaltés, arrivés fin juin 40 et qui avaient aussitôt relégué Margot et Juliette dans les chambres de bonnes au deuxième étage. Cinq qui se succédèrent les six premiers mois. Cinq qui, tous, avaient essayé de séduire Juliette sans succès.

Puis la Wehrmacht avait pris le relais, et le lieutenant-colonel, qui était resté le plus longtemps, de janvier 41 à juin 42 et qui leur avait permis de redescendre à l'étage principal. Il avait été le préféré de Juliette, bien qu'elle ne lui en ait jamais rien dit ou montré. Il avait été poli, réservé et respectueux et avait toujours pris grand soin du confort moral et physique de ses hôtes. Il avait toujours eu ce côté un peu paternel envers Juliette, qu'elle n'avait jamais reconnu ouvertement. Puis il y avait eu encore un officier, celui qui était parti mi-décembre, un major, qui avait été du genre taciturne et n'était resté que cinq mois.

La plupart étaient courtois. Certains voulaient partager leur maison, leurs repas et leurs vies. Pour d'autres, la maison ne servait que d'hôtel. Ils restaient un mois, un an, puis repartaient, la majorité pour le front russe. Juliette s'en moquait, elle ne leur était pas attachée. Elle s'en tenait à son attitude de distance réservée. Toujours polie et toujours indifférente, elle avait ainsi réussi à n'avoir que des contacts minimes et superficiels avec tous les Allemands de passage.

Mais celui-là était différent. Elle n'aurait pas su dire comment, mais il était différent. D'abord son français était parfait. Peut-être était-il Alsacien. Ça expliquerait la langue. Mais il y avait aussi ce mélange auquel elle n'était pas habituée, de respect et d'assurance. Et ses yeux qui l'avaient regardée étrangement, étonnamment. Il l'avait regardée comme s'il l'avait rencontrée un jour ordinaire, dans un endroit ordinaire. Pas dans sa maison à elle, pas dans son uniforme à lui. Celui-là était différent.

21 Février 1943

Juliette avait mal dormi. Elle avait dû se forcer continuellement à penser à Philippe parce qu'elle ne voulait pas se laisser aller à penser à l'autre homme. Sans cesse, elle avait plongé la main sous son oreiller pour retrouver la photo prise il y avait presque quatre ans, l'été de la guerre et de leurs fiançailles secrètes et toujours elle revoyait les yeux de l'Allemand.

Elle l'avait vu la veille au soir pour la première fois depuis mercredi. Elle rentrait du cinéma et l'avait trouvé dans l'entrée quand elle avait ouvert la porte. Il avait dit « Bonsoir » et elle avait répondu « Bonsoir » en rencontrant encore les grands yeux verts. Le cœur de Juliette s'était mis à galoper dans sa poitrine, pendant qu'elle oubliait d'enlever son manteau et qu'il la regardait une trop longue seconde. Puis il s'était à peine incliné et était monté.

Elle était montée se coucher presque aussitôt, parce qu'elle avait été incapable de se concentrer sur son livre, relisant vingt fois la même ligne. Et après de longues heures à trop penser pour ne pas vouloir penser, elle s'était endormie d'un seul coup, au milieu

de la nuit. Elle avait été réveillée, quelques heures à peine après, par le bruit de pas lourds et bottés dans l'escalier.

Debout dans la cuisine, le front appuyé contre une vitre de la porte-fenêtre, bras croisés sur la poitrine, elle contemplait les bouts d'herbe verte qui poussaient çà et là en touffes indisciplinées. Juliette avait creusé un petit potager au fond du jardin à droite l'année de son arrivée et elle se demanda ce qu'elle pourrait y planter au printemps. Quand elle aurait fini à la cuisine, elle irait s'asseoir sur le vieux banc à gauche, près des lilas dégarnis. Il faisait frais mais le soleil brillait assez pour être dehors. Elle voulait finir son livre avant le déjeuner. Madame Julien venait tous les jours pour le ménage et la cuisine, mais aujourd'hui, c'était dimanche, elles ne seraient que toutes les deux. Et après, elle retrouverait Monique au cinéma pour voir *Le Corbeau*. Ce devrait être assez pour l'empêcher de penser.

La porte d'entrée s'ouvrit et elle entendit Margot parler avec animation. La voix de l'homme qui lui répondit affola le cœur de Juliette. Une voix basse avec trace d'accent qui ne trompait pas. Elle eut un instant de panique, parce qu'elle se sentit prise au piège, cherchant vainement où pouvoir se cacher. Elle n'eut pas le temps de penser plus parce que Margot l'appelait.

Et sans savoir pourquoi, elle pensa à sa tenue, à sa jupe grise toute simple, sa blouse blanche et son gilet bordeaux, ses bas épais et ses chaussures plates. Elle avait ramené ses cheveux en un chignon haut assez désordonné dont plusieurs mèches sombres s'échappaient déjà. Elle se sentit affreuse. Sans

réfléchir, elle enleva son gilet, déboutonna les deux premiers boutons de son chemisier, détacha ses cheveux et pinça ses joues pâles. Elle essaya de trouver son reflet dans la vitre de la fenêtre. Ce n'était plus si mal. Au moins, ses yeux étaient bien bleus et brillants. Elle mordilla ses lèvres puis prit une longue inspiration. A nouveau, elle entendit Margot l'appeler.

– Oui ? dit-elle en se posant sur le pas de la porte de la cuisine.

– Ah, Juliette, te voilà enfin ! Tu ne devineras jamais qui m'a accompagnée à la messe ce matin.

– Le capitaine ? répondit Juliette avec juste assez d'ironie dans la voix pour que ce dernier ne puisse retenir un sourire.

Un sourire en coin qui fit briller ses yeux verts comme la mer sous le soleil. Juliette sentit ses joues s'enflammer sous son regard, alors elle essaya très fort de se concentrer sur ce que disait Margot.

– Oui ! Le capitaine est aussi catholique ! Je croyais que tous les Allemands étaient protestants, mais apparemment, ce n'est pas le cas. Le capitaine Von Kruger me disait qu'il y avait une longue tradition catholique dans sa région natale, n'est-ce pas, Capitaine ?

– Absolument, Madame, fit celui-ci en se tournant vers elle et en lâchant enfin le visage de Juliette.

Elle avait fait très attention de ne regarder que Margot pendant que celle-ci parlait et d'essayer de calmer sa respiration.

– Le capitaine va déjeuner avec nous, Juliette et nous raconter tout ça. N'est-ce pas merveilleux d'avoir un peu de compagnie pour changer ?

– Merveilleux, murmura Juliette en n’osant pas regarder l’officier.

– Nous allons déjeuner dans la salle à manger aujourd’hui.

– C’est-à-dire, la coupa Juliette, il va y faire froid. Tu te souviens que nous avons éteint le radiateur.

– Bah, va le rallumer, je suis sûre que le capitaine est habitué à des conditions plus difficiles. Et puis si tu as froid, ferme ta blouse et mets un lainage.

Le rouge explosa aux joues de Juliette et elle baissa aussitôt les yeux.

– Capitaine, continuait Margot, venez dans la bibliothèque avec moi pendant que Juliette finit.

Elle fut soulagée d’avoir une excuse pour les laisser et retourna dans la cuisine sans les regarder. Elle alla s’appuyer une seconde à l’évier, et prit une grande goulée d’air pour calmer ses mains tremblantes. Ça n’avait pas été si mal. Elle avait réussi à ne pas laisser voir son trouble. C’était un bon début. Son cœur commençait à se calmer alors elle se mit au travail. Elle alla ouvrir les volets de la salle à manger pour la première fois depuis des mois.

Elle étala une nappe en lin brodée de fleurs multicolores sur la table en chêne. Puis elle sortit les belles assiettes bleues en porcelaine de Limoges de Margot, celles qu’elle préférait. Elle posa une serviette dans chaque assiette. Elle sortit l’argenterie de sa boîte et mit les couverts. Elle alla prendre les verres en cristal dans le buffet et les installa devant les assiettes. Elle chercha ce qu’elle pourrait mettre d’autre pour décorer la table mais elle n’avait pas de fleurs.

Elle savait qu’elle cherchait à l’impressionner, mais elle ne s’autorisa pas à chercher pourquoi.

Elle les rejoint dans la bibliothèque et Von Kruger se leva quand elle entra. Juliette lui fit un sourire poli et Margot dit :

– Très bien, allons manger. Je vous préviens, Capitaine, ce ne sera pas beaucoup, vous savez ce que c'est avec les restrictions. Mais je crois que nous sommes mieux lotis que la plupart. J'ai de la chance d'avoir de très bonnes relations avec tous les commerçants du quartier. Je vis ici depuis si longtemps. Vous savez que mon mari a été au conseil municipal pendant trente-cinq ans...

Von Kruger lui offrit son bras en souriant pendant que Margot se perdait à voix haute dans ses souvenirs. Juliette les suivit en sentant ses nerfs se tendre. Comment allait-elle pouvoir manger avec l'estomac dans la gorge ? Le capitaine tira la chaise de Margot à la tête de la table et l'aida à s'asseoir. Juliette prit la chaise à sa gauche pendant que Von Kruger se mettait à sa droite, directement à l'opposé de Juliette. Maintenant, il lui serait bien impossible d'éviter de le regarder quand il était à un mètre en face d'elle. Margot dit :

– Merci pour cette jolie table, Juliette. C'est un vrai plaisir de pouvoir profiter un peu de toutes mes affaires, ma chérie. Maintenant Capitaine, diriez-vous le Bénédicité ?

Le capitaine acquiesça avec un sourire, puis, inclinant la tête et croisant ses doigts, il récita la prière en latin de sa voix basse et ronde. Les mots étaient mélodieux sous sa langue et Juliette n'essaya même pas de cacher sa fascination, envoûtée par la musique de son timbre. Il gardait les épaules bien droites et avait à peine penché la tête, laissant à Juliette tout le loisir d'étudier son nez droit, sa mâchoire forte et son

front lisse. Elle se demanda quel âge il avait. Ses cheveux étaient d'un beau blond, clair mais pas trop pâle et elle regretta de ne pas pouvoir voir la couleur exacte de ses yeux verts. Et comme elle avait cette pensée, il releva la tête avant de dire « Amen » et surprit le regard captivé de Juliette. Elle rougit aussitôt et baissa les yeux en cherchant à déplier sa serviette. Margot se tourna vers l'officier et dit :

– Merci Capitaine. Vous avez une voix parfaite pour la prière, je l'ai déjà remarqué tout à l'heure à l'église.

– Merci Madame, répondit-il avec un sourire courtois, vous êtes trop aimable.

– Maintenant, Capitaine, vous avez promis de me raconter comment vous avez obtenu toutes vos décorations. Le ruban au deuxième bouton, c'est la Croix de fer n'est-ce pas ?

– Oui Madame, 2^e classe.

Juliette regarda malgré elle pendant que Margot continuait :

– Oh, elle est différente de celle à votre poche ?

– Croix de fer 1^{ère} classe.

– Mon Dieu, et qu'avez-vous donc fait pour les obtenir ?

– J'étais au mauvais endroit au mauvais moment, fit-il avec un sourire fataliste.

– Oh certainement pas ! Je suis sûre que vous avez été très brave pour les mériter.

– Disons que parfois on est brave sans le chercher et sans le savoir. Comme je disais, les circonstances vous entraînent quelquefois malgré vous.

Juliette remarqua qu'il parlait avec réticence, sans rien révéler. Elle se demanda pourquoi. Margot demanda :

– Et cet insigne argent ?

– Badge des blessés.

– Vous avez été blessé ?

Von Kruger donna un autre sourire en coin à la vieille dame et concéda :

– La première fois à Narvik en avril 40, un éclat d'obus dans l'avant-bras. La deuxième près de Moscou il y a cinq mois, une balle dans le dos.

Juliette souffla malgré elle :

– Dans le dos ?

– Que voulez-vous, dit-il en haussant les épaules et en la regardant, on ne peut pas trop attendre des Russes, alors, on apprend vite à se protéger de tous les côtés. Inutile de dire que ce tour en France ressemble chaque jour un peu plus à des vacances.

– Oh, c'est votre première affectation en France ? Et bien, Capitaine, nous allons faire en sorte de vous en laisser un souvenir impérissable ! dit Margot avec enjouement.

– C'est déjà fait, Madame, répondit le capitaine plaisamment en regardant Juliette bien droit dans les yeux.

Bien sûr, elle tourna pivoine, mais ne lâcha pas son regard. Elle se perdit une trop longue seconde dans ses yeux d'émeraude. Puis elle baissa les yeux, posa sa serviette à côté de son assiette et s'excusa.

– Je vais chercher le dessert.

Von Kruger se leva avec elle. Quand Juliette revint avec une compote de fruits, Margot parlait encore et ils ne la virent pas.

– Ses parents me l’ont envoyée en mai 40 et depuis elle vit avec moi. La pauvre n’a pas une vie très drôle vous savez, ici, avec moi, toute la journée. Elle ne se plaint pas, mais je sais qu’elle s’ennuie. Et pas un garçon qui ne vienne lui rendre visite non plus. Il y en a eu au début, mais plus depuis des mois. Elle va finir vieille fille, j’en ai bien peur. Je me souviens, moi, à son âge... Enfin, peut-être pourriez-vous la sortir un soir, Capitaine, lui montrer un peu de bon temps. Je vous en serais certainement reconnaissante.

La vague de colère et d’humiliation engloutit Juliette avec une violence qu’elle ne connaissait pas. Avant que Von Kruger n’ait pu répondre, elle posa brusquement le compotier sur la table, dit entre ses dents serrées « Excusez-moi » et tourna les talons. Elle attrapa son manteau dans l’entrée et se jeta dans la rue en courant.

Elle alla jusqu’à chez Monique et tambourina à la porte. Monique ne cacha même pas sa surprise de trouver Juliette sur le palier.

– Juliette, qu’est-ce que tu fais-là ? On n’avait pas rendez-vous à trois heures ?

– Oh, explosa Juliette en passant devant Monique, je suis tellement en colère, je pourrais casser quelque chose !

– Qu’est-ce qui se passe ?

– Tu ne croiras pas ce que Margot vient de me faire. C’est incroyable !! Incroyable, dit-elle en jetant les bras au ciel. D’abord, elle a invité le capitaine à déjeuner. Avec nous !! A-t-on idée ? Comme si ce n’était pas suffisant qu’il dorme dans nos draps et... ! Et ensuite... ensuite, elle lui a demandé de me sortir, comme si j’étais une... une... un...

Elle ne trouvait plus les mots. Elle se laissa tomber sur le canapé.

– Oh Monique, quelle honte ! Je n’ai jamais été aussi humiliée de ma vie. Demander à un Allemand de me sortir par... par pitié. Oh, frémit-elle, oh...

– Et qu’est-ce qu’il a dit ? demanda Monique en s’asseyant à côté d’elle.

– Rien, que je sache, je n’ai pas attendu sa réponse. Je suis partie avant d’éclater. De toute façon qu’aurait-il pu dire ? « Avec plaisir Madame, je sortirai votre pitoyable arrière-petite-nièce, parce que je suis poli et bien élevé » ?

– Il est poli et bien élevé ?

– Très ! Il a des manières impeccables. De toute façon, tout est impeccable chez lui !

– Comment ça ?

– Son uniforme, ses bottes, ses cheveux, son français !! Tout est impeccable !!

– Et bien ! Il t’a fait de l’effet ce capitaine ! dit Monique avec un sourire.

– Tu divagues complètement, Monique, répondit Juliette d’un ton sec. Seulement, je sais reconnaître ces choses objectivement.

– Ah.

Un silence.

– Et objectivement, tu en penses quoi de ce capitaine Impeccable ?

– Rien, rien du tout ! Je n’en pense rien, il est Allemand, je n’ai rien à en penser.

– Je vois.

Encore une pause.

– Mais il est beau pour un Allemand ?

Juliette la dévisagea une grande seconde, mais ne vit que de la curiosité sincère. Elle haussa les épaules et dit :

– Plutôt. Enfin, si tu aimes le type arien...

3 Mars 1943

Monique entra en se frottant vivement les mains.

– Ouh, il fait un froid de gueux dehors, couvre-toi bien.

– Je prends la fourrure de Margot, répondit Juliette en enfilant le manteau.

Elle se tourna pour montrer ses mollets peints et demanda :

– Est-ce que ma ligne est droite ?

Monique se pencha pour vérifier et répondit :

– Absolument. Tu as un vrai talent !

– J'ai surtout du temps, fit Juliette avec un petit rire.

Elle mit ses gants, son chapeau bien bas sur les oreilles et ouvrit la porte pour se retrouver le nez dans le manteau de Von Kruger. Il la remit droite, s'écarta du chemin en s'inclinant machinalement et elle lui fit un petit sourire poli. Monique était juste derrière, ses grands yeux bruns brillants d'une curiosité à peine masquée.

– Oh Juliette, dit-elle d'une voix de miel, est-ce là le capitaine dont tu m'as parlé ?

Juliette rougit jusqu'au sommet du crâne et se retourna vivement pour foudroyer Monique du regard. Le capitaine claqua ses talons et tendit la main à Monique.

– Erik Von Kruger, Mademoiselle. Enchanté.

Juliette soupira et dit d'un ton neutre :

– Monique Lefèvre.

Monique secoua la main de l'Allemand avec beaucoup d'entrain et un grand sourire qu'il lui rendit avec bonne humeur. C'était la première fois que Juliette le voyait sourire vraiment et elle fut, malgré elle, fascinée par sa beauté. Son visage clair rayonnait et ses yeux trop verts semblaient s'illuminer. Elle réalisa qu'elle le regardait, envoûtée, quand Monique continua :

– Nous allons au cinéma. Ils passent *Les enfants du soir*. Voulez-vous vous joindre à nous ?

Juliette eut un hoquet d'horreur qu'elle essaya d'avalier en vain. Monique lui lança un regard fripon et lui attrapa le bras.

– Oh dites oui ! fit-elle en regardant Von Kruger. Il fait vraiment trop froid pour marcher ce soir, et vous avez une voiture. Vous ne laisseriez pas deux pauvres femmes toutes seules dans la nuit et le froid. Et je suis sûre que vous avez besoin d'un peu de distractions. Vos soirées ne doivent pas être très gaies avec ces deux-là, fit-elle en donnant un coup de tête vers Juliette qui imagina lui tordre le cou dans la seconde.

Von Kruger eut un rire très joyeux qui fit frissonner Juliette sans qu'elle sache pourquoi.

– Je serais ravi de vous prêter secours, mademoiselle Lefèvre et ma foi, je ne dirais pas non à un film ce soir. Les soirées sont effectivement un peu longues... quand on est loin de chez soi, finit-il avec tact.

– Et bien, c'est entendu ! Allons-y, sinon nous allons rater les actualités.

Monique monta à l'avant avec Von Kruger, pendant que Juliette se glissait à l'arrière. Elle avait l'impression d'être une enfant que ses parents promenaient et n'apprécia pas du tout. Pourquoi était-elle en colère tout à coup ? Elle n'aurait pas voulu être à l'avant avec lui, alors pourquoi cette amertume ? Et que faisait Monique ce soir ? Elle qui n'avait jamais montré la moindre tendresse pour l'occupant, qui avait toujours refusé de s'y associer. Elle qui, comme Juliette, avait méprisé tous les femmes qui s'étaient entichées des Allemands à leur arrivée, tous les hommes qui les avaient accueillis à bras ouverts. Voilà qu'elle bavardait avec le capitaine comme si c'était convenable, comme si de rien n'était. Jamais Monique n'avait agi comme ça avant aujourd'hui.

Juliette s'enfonça dans le cuir de la banquette. Les deux à l'avant continuaient de bavarder. Elle ne se souvenait pas de la dernière fois qu'elle était montée dans une voiture. Il faisait chaud et sombre, elle aurait presque fermé les yeux. Mais le voyage fut trop court et Von Kruger venait d'arrêter la voiture en face du cinéma.

Il en fit le tour et ouvrit les deux portes en aidant Monique à sortir pendant que Juliette descendait toute seule. Soudain, sa semelle de bois glissa sur la chaussée givrée mais Von Kruger rattrapa Juliette avant que ses genoux ne touchent le sol. Il la tint contre lui une seconde de trop puis la relâcha en disant doucement :

– Faites attention, il fait si froid que la pluie a gelé par terre.

Juliette fit oui de la tête parce qu'aucun mot n'arrivait à passer ses lèvres. Elle ne comprenait pas

pourquoi la présence de l'officier la transformait en godiche inarticulée. Il se tourna vers Monique et dit :

– Attendez-moi à l'intérieur pendant que je vais chercher les tickets.

Le hall était bondé et bruyant mais dès qu'elles eurent trouvé un coin près du fond, Juliette agrippa le bras de Monique.

– Qu'est-ce que tu fais exactement ? demanda-t-elle avec colère.

– Rien. On s'amuse, c'est tout.

– A mes dépens ! Avec un Allemand !

Monique sourit gentiment.

– Mais non, on s'amuse ensemble. Et puis, je pensais que tu voudrais le connaître mieux.

– Moi ? Mais pourquoi ? Quelle idée !

– Juliette, tous les jours tu me parles de lui, même pour ne rien dire. Je t'adore mais ça devient un peu fastidieux. Il est charmant – et très beau. J'essaie de t'aider. Peut-être qu'il n'est pas comme les autres.

Et comme elle disait cela, Erik Von Kruger traversait la marée de corps autour de lui, sans même prêter attention aux femmes qui le dévisageaient avec soin et les hommes qui l'observaient avec envie. Monique s'esquiva aux toilettes avant qu'il ne les rejoigne, non sans avoir glissé un « Ne fais pas l'empotée » à Juliette.

Juliette, qui était très en colère après Monique, n'eut que son visage fermé à offrir à l'officier. Il la mena silencieusement dans la salle et ils s'assirent sans rien dire. Juliette fulminait encore en pensant à ce que Monique lui avait dit. Elle avait le sourcil froncé, l'œil noir et la bouche pincée. Le silence s'épaississait entre eux.

Il se leva après une minute et dit en se penchant vers elle :

– Je suis désolé de gâcher votre soirée avec votre amie, je vais m’asseoir derrière et je vous ramènerai à la maison après la séance.

– Non, fit Juliette avant de savoir qu’elle disait non.

Il la regarda surpris mais continua :

– Je vois bien que ma présence vous ennuie, je pense que vous serez plus à l’aise si je vous laisse.

– Ce n’est pas vous, soupira-t-elle, c’est... compliqué. Et je suis en colère après Monique, pas vous. Restez, s’il vous plaît, fit-elle gracieusement.

C’était la première fois qu’elle lui disait plus de trois mots et qu’il entendait vraiment sa voix. Il resta un instant à l’observer. Elle ne baissa pas ses yeux de chat mais continua de lui sourire aimablement. Il sourit aussi et se rassit. Monique arriva et s’assit de l’autre côté de l’officier. La lumière baissa à peine pour la diffusion des actualités, les autorités voulant éviter que les fauteurs de troubles profitent du noir pour siffler ou lancer des insultes. Puis la pénombre se fit et Juliette frissonna à nouveau.

Tout à coup, la proximité du capitaine dans le noir emballa le cœur de Juliette et tout son corps se raidit en essayant de contrôler sa respiration chaotique. Elle n’osait pas bouger, de peur de trahir son émotion et resta aussi immobile qu’humainement possible. Elle gardait les yeux fixés sur l’écran, ne voyant rien, n’entendant rien, que les bruits désordonnés de son cœur. Il bougea à peine à côté d’elle et Juliette réalisa qu’elle avait encore oublié de respirer. Elle prit une grande goulée d’air et essaya de rassembler ses idées

à la dérive. Elle ne comprenait pas pourquoi la présence de cet homme l'affectait autant. Pourquoi lorsqu'elle était avec lui, elle oubliait comment être elle-même, comment parler, comment faire autre chose que rougir et balbutier. Il fallait qu'elle se reprenne, qu'elle se calme et qu'elle se contrôle en sa présence. Elle ne devait plus se laisser éblouir par sa beauté virile et par ses yeux d'émeraude, par sa voix de soie et son sourire parfait.

Juliette poussa malgré elle un petit soupir et il se pencha vers elle, comme s'il allait lui murmurer quelque chose. Elle bloqua sa respiration machinalement une nouvelle fois mais il se redressa sans rien dire et continua de fixer l'écran devant lui. Ce furent les deux heures les plus longues de la vie de Juliette. Assise à côté de cet homme qu'elle ne pouvait pas vouloir, empêtrée dans ses préjugés et sa culpabilité, elle ne pouvait se résoudre à remettre en question son passé et son futur, à abandonner ses principes ou ses valeurs.

Mais peut-être, peut-être que Monique n'avait pas tort. Peut-être même qu'en gardant toujours une certaine distance, elle pourrait essayer de le connaître mieux. Rien de trop intime, juste en savoir un peu plus. D'où il venait, son âge, sa vie, ce qu'il aimait. Il n'y avait pas de mal à être courtoise avec leurs pensionnaires, Margot l'était bien. Ce n'était pas comme si elle allait tromper Philippe ou oublier que l'autre était Allemand. Mais peut-être que si elle le connaissait un peu mieux, elle serait moins impressionnable, moins émotive. Peut-être même qu'elle n'aurait avec lui que les mêmes réactions qu'elle avait eues avec tous les autres avant lui.

Quand la lumière se fit, elle avait réussi à se convaincre qu'une relation superficielle mais amicale avec le capitaine était possible et acceptable dans les circonstances. Elle se leva promptement, rencontra le regard de Monique qui lui fit un énorme sourire. Monique avait toujours su la lire comme un livre ouvert. Mais même Juliette dut admettre qu'elle ne s'était pas sentie si bien depuis longtemps.

Après avoir aidé Monique avec son manteau, Erik Von Kruger se tourna vers Juliette et fut très surpris de voir qu'elle lui souriait. Il la regarda un instant et se pencha vers elle. Elle crut qu'il allait l'embrasser. Elle attendit, les yeux agrandis, le souffle suspendu. Mais il passa le bras autour d'elle pour attraper son manteau sur le siège derrière. Elle se troubla parce qu'elle avait cru – voulu – qu'il l'embrasse, ici, au milieu de cette foule d'inconnus. Heureusement, il ne vit rien, parce qu'elle lui tournait le dos pendant qu'il l'aidait avec sa fourrure. « Merci » dit-elle d'une voix qui ne tremblait pas et se sentit plus forte de sa toute nouvelle résolution. Monique lui prit le bras et le capitaine leur ouvrit le chemin à travers la foule qui avait déferlé dans le hall du cinéma. Dehors, le froid leur tomba dessus et Von Kruger dit :

– Je suis affamé, voudriez-vous vous joindre à moi pour dîner ?

– Oh avec plaisir, je meurs de faim ! fit Monique.

– Moi, ça fait trois ans que je meurs de faim, rajouta Juliette sans plaisanter.

Le restaurant était plein, un mélange de bourgeois bruyants, d'Allemands en uniforme et de femmes pendues à leur cou. Juliette n'était jamais sortie avec un Allemand, malgré de très nombreuses propositions,

parce que pour elle, c'était complètement inconcevable. Elle se demanda pourquoi aujourd'hui elle le faisait. Elle se demanda s'ils pensaient tous qu'elle ou Monique ou les deux étaient la maîtresse du capitaine.

Le patron leur trouva une table vide dans un coin et leur apporta le menu. Juliette commanda une soupe aux champignons, un civet de lapin et une tarte aux pommes et avait du mal à se concentrer sur la conversation tant elle attendait son repas avec impatience. Le capitaine et Monique parlaient du film sans que Juliette puisse participer, n'ayant rien vu ou entendu. Elle regardait l'officier parler avec animation et comme toujours, elle fut curieuse de lui.

– Quel âge avez-vous ? demanda-t-elle tout à coup.

Monique cacha mal un sourire. Von Kruger la dévisagea un instant confondu, puis il sourit son petit sourire en coin qui fit bondir le cœur de Juliette hors de sa poitrine.

– Je ne suis pas sûr de vouloir répondre à cette question.

Elle étudia son visage une longue seconde.

– Disons... vingt-cinq ans.

– Disons vingt-neuf.

Juliette le dévisagea avec beaucoup d'attention mais ne dit rien. Il l'observait, ouvertement, attendant la prochaine question, qui ne vint pas. Alors il demanda :

– Pourquoi la question sur mon âge ?

– Comme ça. Pour rien.

Ils se regardèrent encore sans parler.

– D’où êtes-vous ? demanda Monique quand le silence commença à s’installer.

– De Stuttgart. Ma famille vient de là.

– Stuttgart ? Où est-ce exactement ?

– Au Sud-ouest de l’Allemagne. C’est vraiment une très belle région. Nous sommes à peine à plus d’une heure de la Forêt-Noire et du Jura. C’est très vert et vallonné. Sans parler des trésors d’architecture, surtout si vous aimez le baroque. Pourquoi me regardez-vous comme ça ? demanda-t-il à Juliette dans un sourire.

– Pardon, fit-elle en rougissant encore.

Il continua de la dévisager, en essayant de deviner pour la centième fois ce soir ce qu’elle pouvait bien penser. Monique dit en brisant à nouveau le silence trop long :

– Vous parlez vraiment très bien français, presque sans accent. Où avez-vous appris ?

– Ma grand-mère était Française, Alsacienne. Elle a épousé mon grand-père en 1889. Ma mère parle français couramment.

– Je vois. Et vous parlez d’autres langues ?

– Anglais, j’ai passé plusieurs mois dans le Wisconsin en 1935, à l’Université de Madison.

– Oh, vous connaissez les Etats-Unis ? fit Juliette avec une grande curiosité, en se penchant vers lui machinalement.

– Notre Juliette rêve d’Amérique, dit Monique en posant sa main sur le bras de Juliette avec un sourire tendre.

– Vraiment ? Pourquoi ?

– Vous allez vous moquer, fit Juliette en secouant la tête avec un sourire gêné.

– Je vous promets que non, dit-il de sa voix profonde, en lui donnant ses beaux yeux verts et en se penchant plus près.

Si près, qu'elle put sentir son odeur poivrée et commença à se perdre un peu dans l'océan de son regard.

– Je ne sais pas, dit-elle en se laissant aller à la confiance. J'ai toujours rêvé de prendre un bateau et de traverser l'océan. D'arriver de l'autre côté changée, nouvelle. J'ai trop d'images plein la tête. La Statue de la Liberté, Central Park, les Grands Lacs et le Grand Canyon, San Francisco et le Golden Gate bridge. Tant de choses à voir, à découvrir et si peu de temps. Le monde est trop grand pour vivre et mourir au même endroit. Rien que d'imaginer que je ne verrai jamais autre chose que cette ville, ce pays...

Il la regardait avec beaucoup d'attention, car il l'écoutait vraiment pour la première fois. Monique s'était adossée à sa chaise, fumant tranquillement une cigarette et les regardait avec un petit sourire. Juliette eut un petit haussement d'épaules embarrassé mais le capitaine lui sourit très gentiment, presque tendrement et Juliette rosit. Elle fut sauvée par l'arrivée de la soupe qu'elle avala à toute vitesse. Von Kruger eut un de ses petits sourires en coin et dit :

– Ma foi, vous ne plaisantiez pas, vous n'avez pas mangé depuis trois ans !

Et cette fois, Juliette rougit vraiment.

– Ne soyez pas taquin, les temps sont durs pour nous, fit Monique en donnant une petite tape sur le bras de l'officier.

Le geste était presque intime et Juliette sentit une bouffée de jalousie lui prendre la gorge. Bien sûr elle

n'avait aucun droit d'être jalouse, il n'était pas à elle, elle était à un autre, mais elle ne put s'empêcher de jeter un regard noir à Monique qui ne le vit pas. Celle-ci continuait :

– Je ne sais pas comment les choses sont pour vous mais moi j'en ai assez de manger des rutabagas et des haricots à tous les repas. Et le pain !! fit-elle avec une grimace. Le pain est pire que tout, noir et gluant. Je rêve d'une bonne baguette croustillante avec du vrai beurre bien frais.

– Je suis désolé, répondit Von Kruger avec compréhension. J'imagine que ce doit être difficile. Je crois que la gastronomie locale me manquerait aussi dans votre situation.

Juliette soupira, posa son coude sur la table et son menton dans sa main et dit en regardant au loin :

– Moi ce qui me manque, c'est de danser. Tout est si triste depuis trois ans. J'en ai assez d'être triste. Et d'avoir faim. Et d'avoir froid. Et d'avoir peur.

– Vous avez peur ? dit Von Kruger en étudiant son visage.

Juliette tourna ses yeux de saphir clair vers lui, se redressa et dit :

– Peut-être que vous ne réalisez pas, mais vos compatriotes n'ont pas toujours la main légère.

– Peut-être que vous ne réalisez pas, mais les vôtres non plus, répondit-il platement.

Elle le regarda un instant avec beaucoup de froideur, releva le menton et dit avec insolence :

– Personne ne vous demande de rester.

Monique tiqua, Von Kruger la regarda avec un mélange de surprise et d'incrédulité mais avant qu'il n'ait pu ouvrir la bouche, leurs plats arrivèrent.

Ils mangèrent en silence un moment, jusqu'à ce que Monique lance :

– Alors, Capitaine, parlez-nous des Etats-Unis. Y avez-vous beaucoup voyagé ?

– J'ai été à Chicago et à New York plusieurs fois pour affaires.

– Pour affaires ? Vous n'êtes pas soldat de carrière ?

– Non ! J'ai été mobilisé en 38, comme la plupart des soldats de la Wehrmacht.

– Oh, je vois. Et que faisiez-vous avant ça ?

– Je travaillais pour l'entreprise familiale.

– Ah oui ? Dans quelle branche ?

– Dans la finance.

– Tiens-donc ! Dans la finance ? Alors vous devez être très riche, dit Monique avec un grand sourire.

Von Kruger éclata d'un grand rire franc qui fit sourire Juliette. Les yeux verts de l'officier pétillaient mais comme il ne répondait pas, Juliette le pressa un peu :

– Et bien Capitaine, êtes-vous très riche ? fit-elle en se moquant ouvertement de l'indiscrétion de son amie.

Il se pencha vers elle trop près et répondit tout bas, presque contre son oreille :

– Très.

Juliette frissonna malgré elle en sentant son souffle dans son cou. Une fois de plus, elle restait ensorcelée par la présence de cet homme avec qui elle n'avait rien à faire mais dont elle ne pouvait s'éloigner. Quel pouvoir avait-il donc qui faisait oublier à Juliette l'homme qu'elle aimait et qu'elle devait épouser,

oublier son code de conduite de ces trois dernières années ? Quel sortilège lui avait-il lancé pour qu'elle soit prête à jeter aux quatre vents la femme qu'elle était, ses principes et ses valeurs ? Les yeux d'émeraude étaient sur elle mais elle baissa le regard parce qu'elle eut peur en y voyant le reflet de son visage envoûté.

Une nouvelle fois, elle fut sauvée par l'arrivée de son assiette. Elle mit beaucoup d'application à manger lentement pour permettre à ses nerfs tendus de se calmer et se donner un semblant de contenance. Si au moins elle arrivait à ne pas se ridiculiser avant d'être à la maison, elle aurait l'impression d'une victoire personnelle. Quand ils eurent fini, Von Kruger demanda l'addition puis laissa des tickets de rationnement et plusieurs billets dans l'assiette.

Arrivée à la voiture, Monique se mit à l'arrière en déclarant que puisqu'elle serait déposée la première, il fallait que Juliette monte devant. Ils parlèrent de petits riens pendant le court trajet jusqu'à chez Monique. Puis vint le moment où ils furent seuls dans la voiture. Juliette faisait un effort énorme pour ne pas laisser la panique l'envahir. Seuls, dans ce petit espace, elle était sûre qu'il entendait les battements de son cœur affolé au-dessus du bruit du moteur. Elle lui sourit quand il la remercia de l'avoir laissé rester.

– J'ai passé un très bon moment, dit-il en lui rendant son sourire.

– Moi aussi, Capitaine. Et merci encore de nous avoir invitées à dîner. Nous n'avons pas souvent l'occasion de sortir, c'était très agréable.

– Je suis désolé d'avoir été brusque au restaurant, dit-il avec beaucoup de sincérité. Vous ne faisiez que partager des sentiments bien naturels.

– Ce n'est pas grave, c'est seulement difficile parfois d'accepter les choses telles qu'elles sont depuis trois ans.

– De toute façon, au rythme où vont les choses, je ne pense pas que la situation dure beaucoup plus longtemps. Il suffit de regarder une carte, c'est mathématique, nous ne pouvons plus gagner, fit-il avec un haussement d'épaules fataliste.

Elle fut surprise de sa candeur, alors elle répondit avec une franchise toute simple :

– Je vous dirais bien que je suis désolée, mais je mentirais.

– Ne vous en faites pas, je ne prends pas les choses personnellement lorsqu'il s'agit d'affaires de guerre. Et je ne me fais pas d'illusions quant à la place que nous tenons dans le cœur des Français.

Ils arrivaient à la maison et le cœur de Juliette s'emballa à nouveau. Von Kruger gara la voiture dans l'allée du jardin, coupa le moteur et se tourna vers elle. Juliette fut reconnaissante à la nuit d'être si noire. Elle le regarda une seconde, le temps de composer sa voix, lui tendit la main et dit calmement :

– Merci encore pour cette excellente soirée, Capitaine.

– Tout le plaisir fut pour moi, Mademoiselle, répondit-il en prenant sa main.

Soudain, elle eut pleinement conscience de l'espace autour d'eux, de son odeur poivrée dans son nez et de la chaleur de sa main dans sa main. Elle se demanda si elle aurait résisté au contact de sa peau s'ils n'avaient pas porté de gants. Elle retira sa main vivement et dit très bas :

– Il est tard, je dois rentrer.

Elle frissonna lorsqu'il sortit pour lui ouvrir sa portière. Elle fit bien attention en descendant pour ne pas avoir à accepter sa main. Il lui ouvrit la porte d'entrée, elle dit « Bonne nuit » et s'engouffra dans la maison sans même oser le regarder. Von Kruger entra dans la bibliothèque pour se servir un verre de cognac.

27 Mars 1943

Il ne faisait pas vraiment chaud, mais l'air immobile et moite annonçait l'orage à tout moment. Elle accéléra un peu sur sa bicyclette, parce qu'elle crut entendre le tonnerre et elle ne voulait pas se faire surprendre par la pluie. Elle avait su par Mme Julien que Mme Moulins, la mercière, avait reçu plusieurs coupons de tissu et de lainage et Juliette espérait bien trouver quelque chose dont elle pourrait tirer une jupe ou une robe.

Elle passa devant la Mairie qui faisait maintenant office de Kommandantur et sur laquelle descendait le grand drapeau rouge, blanc et noir. Elle mit pied à terre parce que l'idée de grimper la côte vers l'église à vélo, dans l'air lourd et collant, lui parut soudain insupportable, et lentement, commença de monter la rue.

L'instant d'après tout fut noir. Le bruit formidable cogna à ses oreilles, le souffle brûlant la renversa et elle tomba, le visage contre la chaussée rugueuse. Une seconde, elle crut que l'orage l'avait rattrapée et qu'elle avait été frappée par la foudre. Puis, peu à peu elle entendit les cris autour d'elle, sentit l'odeur âcre lui prendre le nez et la fumée qui montait lui piquer les yeux. Elle se redressa péniblement. Elle restait là, assise, à regarder sans voir et sans comprendre, à attendre quelque chose ou quelqu'un.

Puis il fut devant elle et avant qu'elle n'ait pu ni bouger ni parler, il la releva et l'enleva dans ses bras. Il la porta jusqu'à la place, la déposa avec une infinie délicatesse sur un banc et tout à coup, Juliette eut envie de pleurer. Ses yeux se mouillèrent de larmes brûlantes qui roulèrent en laissant de longues traînées propres sur ses joues noires. Elle ne sanglotait pas comme les femmes, elle ne hurlait pas comme les enfants ; simplement, elle était assise sur le banc, immobile, avec des larmes qui coulaient indéfiniment de ses grands yeux interdits. Von Kruger mit un genou à terre devant elle, l'examina sous toutes les coutures pour trouver une blessure, du sang mais elle n'avait rien. Il ne dit rien mais serra la main abandonnée de Juliette une longue seconde. Puis il se releva et s'éloigna, gueulant des ordres ici et là à des soldats égarés, au milieu de la poussière qui retombait.

Juliette resta assise une seconde, ou une éternité, puis brusquement, son cerveau se remit en marche. D'un bond, elle se leva. Elle avança en évitant les décombres et les blessés, revint devant l'immeuble de la Mairie et ramassa son vélo. Elle fit quelques pas vers la côte de l'église, essayant de se souvenir ce qu'elle allait y faire.

La main qui s'abattit sur son guidon la fit sursauter avec un petit cri de terreur.

– Où allez-vous ? gronda Von Kruger.

– A la mercerie, répondit-elle lamentablement, parce que c'était le cas.

Il y eut un instant où, après la surprise, il hésita entre la colère et le rire. Mais il secoua simplement la tête et dit doucement :

– Vous ne pouvez pas y aller maintenant. C’est probablement fermé, mais si vous me dites ce dont vous avez besoin, je verrai ce que je peux faire demain.

– Oh ! fit-elle seulement et elle commença à fouiller dans le sac du panier accroché au vélo pour trouver sa carte de rationnement.

Il lui toucha la main et dit « Pas maintenant » d’une voix très gentille qui donna à Juliette l’envie de pleurer de nouveau. Elle lâcha le vélo et l’accompagna dans sa chute contre Von Kruger. Il sentit les montants en métal de l’engin lui rentrer dans les jambes, mais il ne bougea pas. Il tint Juliette serrée contre lui. Il caressa la tête enfouie dans son épaule. Il apaisa le corps mince secoué de sanglots silencieux. Ils restèrent là, immobiles dans le chaos qui les entourait, oublieux de tout et de tous.

Enfin elle émergea de ses bras, le visage rouge, marqué par ses larmes à elle et les boutons de son uniforme à lui. Il s’écarta d’elle un peu et enfonça les mains au fond de ses poches, pour s’enlever l’envie de la toucher, de repousser de son visage les mèches brunes et mêlées et de passer sa main fraîche sur ses joues brûlantes. Juliette renifla et il lui tendit son mouchoir. Il y eut cet instant où ni l’un ni l’autre ne surent que dire ou faire. Elle lui donna un sourire gêné et tout à coup, aperçu le pansement sur son front.

– Vous êtes blessé ! souffla-t-elle en levant automatiquement la main vers le visage de l’officier.

Elle ne le toucha pas. Il eut un petit haussement d’épaule.

– Ce n’est rien. Retournez sur le banc, je vous ramènerai tout à l’heure.

Il n'attendit pas sa réponse et tourna les talons.

Pendant un instant elle ne sut que faire, puis elle décida que oui, elle resterait. Elle retourna sur la place, traînant son vélo avec elle, et pour ne pas penser, elle aida les secours à prendre soin des blessés.

Elle vit cet enfant de quatre ou cinq ans hurlant, que sa mère serrait à étouffer. Elle vit ce vieil homme au visage en sang et au regard déterminé. Elle vit ce soldat d'à peine son âge au bras labouré. Elle vit tout cela et plus mais elle ne sentit rien. Ni haine, ni peine, rien que de l'incompréhension. Elle ne pouvait décider si les gens qui avaient posé la bombe avaient eu tort ou raison. Elle pensa « La fin justifie les moyens » puis revit le visage de l'enfant dans les bras de sa mère. Elle se dit qu'il était juste de lutter pour la libération de son pays, mais elle voulait que ça ne tue personne, pas même le jeune Allemand.

Enfin, elle fut lasse de penser malgré elle. Le soir commençait à tomber et la place se vidait, sauf pour les soldats qui continuaient à s'agiter autour d'elle. Un moment, elle considéra rentrer à la maison toute seule mais elle revint sur le banc, là où il lui avait dit de l'attendre.

Et tout à coup, il fut à côté elle.

– Pardon, dit-il, ça a pris plus de temps que je ne pensais. Ne vous inquiétez pas, j'ai appelé votre tante, elle sait que vous n'êtes pas blessée et que vous êtes avec moi.

– Merci, Capitaine, dit-elle en se levant. Et je suis navrée pour tout à l'heure, je ne sais pas ce qui m'a pris de me mettre à pleurer comme ça.

– Ne vous excusez pas, c'est tout à fait naturel. Vous avez eu peur et à juste titre. La bombe a mal explosé, heureusement.

– Une bombe ici... mais pourquoi ?

– Singulièrement, il semblerait que tout le monde n’apprécie pas notre présence ici, fit-il avec un petit haussement d’épaule.

Il se baissa pour ramasser une petite pierre à ses pieds et commença à la faire rouler entre ses doigts. Il semblait très absorbé par ce caillou qui passait d’une main à l’autre. Il avait de belles mains carrées et claires, des ongles courts et blancs et des doigts d’une agilité surprenante. Elle resta à les fixer, fascinée par leurs mouvements souples et vifs qui semblaient enrouler la petite pierre. Il dut s’en apercevoir parce qu’il jeta le caillou un peu plus loin sans même le regarder.

Juliette secoua la tête comme pour rassembler ses pensées et dit :

– Mais enfin, une bombe, il y a des femmes, des enfants ici, ils le savaient bien.

– Oui, mais ça n’a pas d’importance, ils seraient tombés pour la France au même titre que les hommes au front... Tant qu’ils peuvent casser du boche.

Juliette le regardait avec des yeux horrifiés. Il acceptait tout cela avec un fatalisme qu’elle était loin d’éprouver et elle dit en secouant fermement la tête :

– Je ne suis pas d’accord, pas à n’importe quel prix. Pas quand il y a des enfants.

– Les enfants n’ont jamais arrêté la guerre ou la mort, répondit-il toujours sans émotion.

– Et vous en savez quelque chose, n’est-ce pas ? répondit-elle en colère. Combien d’enfants sont morts depuis quatre ans, depuis que vous avez commencé tout ça ? Combien d’enfants tués, ou perdus, ou arrachés à leurs parents ? Et pour qui, pour quoi ?

Les yeux bleus brûlaient d'un feu qu'il n'avait encore jamais vu. Elle respirait plus vite maintenant, toute à sa colère, à son indignation et il pouvait voir le rouge monter sous ses joues sales. Il ne répondit pas. Elle insista, parce qu'elle avait besoin qu'il lui dise, qu'il lui explique :

– Pour la gloire ? Pour la patrie ?

Il restait silencieux alors elle attaqua :

– Non, vous faites tout ça par amour pour un fou dégénéré qui –

– Juliette ! la coupa fermement Von Kruger en faisant un pas vers elle.

Juliette le regarda interdite, sa colère évanouie dans la surprise d'entendre son prénom dans sa bouche. Il continua à voix basse :

– Ce n'est ni le moment, ni l'endroit.

Elle l'observa une grande seconde et fit lentement oui de la tête. Von Kruger attrapa le guidon du vélo d'une main et le releva. Il dit :

– Nous devrions rentrer, votre tante va finir par s'inquiéter.

Et il se dirigea vers l'entrée de la cour de la Mairie. Juliette le suivit jusqu'à la voiture. Ils ne parlèrent plus le reste du trajet.

28 Mars 1943

Elle avait peur depuis l'attentat. Peur qu'il arrive quelque chose au capitaine. Peur qu'il ne rentre pas un soir. C'était une peur inconsciente mais bien présente, qui existait en elle toute la journée. Une peur qu'elle n'aurait jamais reconnue mais qui lui

emplissait le corps entre le départ de Von Kruger le matin et son retour chaque soir.

Le lendemain de l'explosion, elle était restée dans le salon. Margot avait dit :

– Tu ne montes pas ? Il est neuf heures.

– Pas tout de suite, je voudrais finir mon livre.

– Comme tu veux. Tu n'oublieras pas d'éteindre la lampe.

– Non. Bonne nuit, Tante Margot.

Et elle été restée. Elle avait mis de la musique à la TSF, ouvert son livre et attendu. Elle avait écouté les petits bruits de la maison un moment puis s'était quand même laissée prendre par *Le bonheur des Dames*, qu'elle avait pourtant déjà lu des dizaines de fois. Elle ne fit plus attention à l'heure, prise dans les vies d'Octave Mouret et Denise Baudu. Elle en était à la scène chez Mme Desforges quand elle entendit la clé dans la porte. Tout à coup, elle ne sut plus que faire. Alors elle se leva très vite, éteignit la lumière et la radio et sortit du salon.

Le capitaine, totalement surpris de la trouver debout à cette heure de la nuit, la regarda sans bouger. Elle resta dans le couloir, à deux pas de lui pendant une grande seconde, dit « Bonne nuit » avec un vrai sourire et se tourna vers les escaliers en prenant bien soin de ne pas courir. Il était vivant. Le cœur de Juliette s'apaisa à cette pensée qui mit un sourire sur ses lèvres. Elle sentit le regard de l'officier dans son dos mais ne se retourna pas.

Dès lors, une étrange routine se mit en place, où chaque soir, Juliette attendait qu'il rentre sain et sauf pour aller dormir. Quelle que soit l'heure, elle était là, fidèle à son poste. Elle attendait le bruit de la clé, le

bruit de la porte qui s'ouvrait et des pas bottés. Elle le croisait dans l'entrée, disait simplement bonsoir et montait se coucher.

Une nuit, après trois semaines de ce rituel, il ne la trouva pas dans l'entrée. La lumière du salon ne s'était pas éteinte à son arrivée et la TSF grésillait dans le silence. Juliette avait laissé tomber son livre par terre et était endormie sur le canapé. Elle avait posé ses mains au creux de son menton et remonté ses genoux sous elle. Erik Von Kruger la regarda un instant en silence, puis sortit et revint une minute après avec une couverture qu'il déplia et déposa sur le corps mince de Juliette.

Elle ne bougea pas. Il s'assit sur le bras d'un fauteuil et resta encore un moment à la contempler. Elle était étrange, avec son attitude farouche que contredisaient ses yeux brûlants. Il la regardait dormir. Elle avait commencé à bouger, son corps se détendant sous la chaleur de la couverture. Elle allongea les jambes et ramena ses mains sous sa joue. Il remarqua comme son visage clair était paisible, admira la ligne de sa bouche rose et ronde, les longs cils qui cachaient ses yeux prodigieux, ses yeux dont le bleu lui rappelait celui des mers du Sud, ses yeux qui n'avaient jamais pu cacher son attirance pour lui. Il l'aurait voulue aussi sincère et courageuse que ses yeux.

Il ne la toucha pas. Parce qu'il ne voulait pas la réveiller. Et parce qu'il voulait voir la réponse dans ses yeux la première fois qu'il la toucherait vraiment, réellement. Il se demanda comment serait leur premier baiser, si elle le laisserait faire, s'abandonnant enfin ou si elle lui résisterait, ses préjugés prenant toujours le dessus. Il se demanda quel effet son corps fin aurait

sous ses mains, sous son corps à lui. Et comme il sentait monter en lui son désir pour elle, il secoua la tête parce qu'il savait que sa rêverie de ce soir ne lui valait rien, respira un grand coup et alla éteindre la petite lampe près d'elle.

Bien plus tard, Juliette se réveilla dans le noir, sans aucune notion de l'heure, sachant seulement qu'il était rentré parce qu'il avait posé une couverture sur elle. Elle monta dans sa chambre en aveugle, se fourra dans son lit à la va-vite et frissonna en pensant qu'il l'avait peut-être touchée.

19 Avril 1943

Le lendemain, elle reprit son poste dans le salon. Mais cette fois-ci, elle n'eut pas à attendre bien longtemps. Juste après neuf heures, comme s'il avait su l'heure exacte à laquelle Juliette serait seule, il arriva. Comme d'habitude, elle éteignit la lumière et la radio et le retrouva dans l'entrée. Elle le regarda à peine un instant, puis sourit et dit « Bonne nuit ». Von Kruger l'arrêta :

– Un instant Mademoiselle. S'il vous plaît ?

Elle le regarda surprise.

– Voudriez-vous me suivre dans la bibliothèque ? J'ai quelque chose, fit-il en montrant un paquet qu'il tenait.

– Bien sûr, fit Juliette curieuse en le suivant dans la pièce.

Il s'avança vers le phonographe, sortit un disque du paquet et le mit sur le plateau. Il leva un doigt pour demander à Juliette une seconde, et la musique emplit l'espace. Il dit en souriant :

– J'ai trouvé ça aujourd'hui et j'ai pensé à vous.

Il avait pensé à elle ! Le sourire qui éclata sur le visage de Juliette emporta le cœur d'Erik Von Kruger. Il fit trois pas vers elle, s'inclina très bas et demanda :

– Me ferez-vous l'honneur de m'accorder cette danse ?

Elle rosit parce qu'il s'était souvenu de sa remarque au restaurant et fit oui de la tête en lui donnant ses mains. Il lui prit la taille et la serra presque contre lui. Les yeux d'émeraude ne la quittaient pas. Elle sentait la chaleur de sa main sur ses reins se diffuser lentement dans son dos. Il avait emprisonné la main gauche de Juliette dans la sienne et les tenaient collées contre son cœur à lui. Elle continuait de lui sourire parce qu'à ce moment-là, elle était heureuse pour la première fois depuis des mois.

– J'aime cette chanson, fit-elle tout bas. Elle me donne toujours envie de danser.

Il lui donna son petit sourire en coin qu'elle aimait beaucoup.

– C'est pour ça qu'elle m'a fait penser à vous. Dites-moi encore ce que vous aimez.

Mais Juliette ne voulait pas parler, elle voulait juste savourer la musique, juste savourer cette parenthèse, cette indulgence qu'elle s'accordait avant de retourner à la torture de sa conscience coupable.

– Chut, dit-elle doucement, je danse.

Il y avait quelque chose de serein à être dans les bras de cet homme, tournant sous la voix de Lucienne Delyle qui chantait *Mon Amant de St-Jean*, un sentiment de paix qui ne dépassait pas le cercle de ses bras mais qu'elle n'aurait jamais voulu abandonner. Elle avait penché la tête sur le côté, se laissant mener par la musique, à peine fermé ses yeux turquoises.

Von Kruger la regardait, hypnotisé par son visage paisible, sa bouche coulée dans un sourire heureux. Il l'éloigna de lui une seconde pour mieux la regarder et la fit tourner sur elle-même. Elle eut un petit rire très gai qui mit des étoiles dans ses yeux. Leurs regards se prirent. Bleu dans vert.

Il la ramena contre lui. Leurs cœurs s'emballaient à l'unisson mais leurs pas ralentirent jusqu'à ce qu'ils ne fissent que flotter sur place. La musique les berça encore un moment puis s'éteignit dans un silence qui ne brisa pas l'enchantement. Il l'attira un peu plus près et elle frémit en sentant la chaleur de son corps contre le sien. Il n'avait pas lâché ses yeux, et la gardait enfermée dans son regard. Vert dans bleu. Il se pencha très lentement, mais très résolument, en mesurant la réaction de Juliette à chaque seconde qui le rapprochait de ses lèvres. Elle frissonna malgré elle et il vit les yeux bleus s'agrandir, sentit le souffle se suspendre.

Le « Juliette ! » importun qui vint de l'étage la fit sursauter si fort qu'elle lâcha Von Kruger comme si son contact l'avait brûlée. Elle le regarda de son air de chat effarouché une courte seconde et s'enfuit dans l'escalier. Il resta là, debout dans son désir inachevé, maudissant la vieille femme et se traitant de tous les noms d'imbécile qu'il connaissait, dans toutes les langues qu'il connaissait.

La maison était sombre et silencieuse quand il rentra le lendemain soir.

23 Avril 1943

Elle se sentait d'humeur légère pour la première fois depuis des jours. Elle rentrait de chez le charcutier

avec du jambon et des œufs. Ce soir, elles allaient se régaler. Le rationnement était une plaie dont il fallait s'accommoder, comme du reste. Le pain trop noir, la viande trop rare et les légumes trop vieux faisaient partie d'un ordinaire dont elle ne se plaignait plus. C'était étrange cette façon de se détacher du matériel quand on a tant de choses qui vous encombrent la tête. C'était étrange mais un peu rassurant aussi de savoir qu'elle pouvait dépasser le quotidien pour s'attacher à des choses plus importantes.

Elle marchait d'un pas vif avec l'envie de prendre le monde à plein bras. Ses pieds soulevaient la poussière fine qui dansait dans la lumière qui filtrait au travers des feuillages au-dessus d'elle. Aujourd'hui, il y avait quelque chose de différent dans l'air, quelque chose de grisant qui lui prenait le cœur et la tête. Il faisait si beau, et le vent déjà avait le goût de l'été. S'il n'y avait pas eu la guerre... mais elle arrêta cette pensée avant qu'elle ne la fâche.

La maison était toujours sombre, parce que sa tante n'ouvrait jamais que les pièces donnant sur le jardin. Aussi, quand Juliette entra, la première chose qu'elle fit fût d'ouvrir en grand volets et fenêtres du salon et de la salle à manger. Le plaisir simple de faire rentrer l'air et le soleil dans des endroits si longtemps fermés lui donna envie de battre des mains. La lumière vive balaya la longue table en chêne et le buffet bas de la salle à manger, rebondit sur le miroir au-dessus et s'engouffra dans le couloir.

Juliette s'approcha du miroir. Malgré elle, elle posa sa main sur le visage qui la regardait. Il lui sembla qu'il y avait longtemps qu'elle ne l'avait pas vu. Alors elle regarda avec une attention soutenue. Ce qu'elle aimait : les longues mèches sombres, les yeux

très bleus et la bouche bien ronde. Ce qu'elle n'aimait pas : le menton trop pointu, le nez trop fin et le front court. Elle fronça les sourcils. Elle sourit. Elle tira la langue. Elle attrapa la masse de ses cheveux, les entortilla d'un geste souple au sommet de sa tête et se donna des airs de vedette de cinéma. Menton relevé, bouche arrondie, yeux mi-clos, elle se voyait déjà dans les bras de Gabin. Enfin elle en eut assez de rêver et s'admirer, laissa retomber ses mèches dans son dos et s'appuya au buffet pour mieux se regarder dans les yeux.

Elle aurait aimé pouvoir voir ainsi jusqu'au fond de son âme. Voir pourquoi elle ne pensait qu'à lui quand elle essayait si fort de n'y pas penser. Comprendre pourquoi toujours elle se rappelait son visage, ses gestes, son odeur poivrée. Elle secoua la tête parce qu'une fois de plus, il avait envahi ses pensées. Elle prit son air obstiné, qui lui pinçait la bouche et lui plissait les yeux, tourna les talons et alla fermer les volets. Sa bonne humeur était tombée.

Elle attrapa son panier abandonné dans le vestibule et alla voir à la cuisine si Mme Julien était toujours là. Elle était partie mais avait laissé une potée de haricots fumante sur la cuisinière qui chatouilla l'estomac de Juliette. Rien de bien original, mais ça aurait le mérite de les nourrir pour l'après-midi.

Elle décida qu'il faisait bien trop beau pour rester dans la maison aujourd'hui. Elle laissa les légumes mijoter et grimpa se changer. D'un geste, elle se débarrassa de sa jupe grise, de sa veste en laine bordeaux et de son chemisier rose pâle. Elle ouvrit la porte de l'armoire en grand, arracha du cintre la robe bleu clair qu'elle adorait et la passa avec une précipitation qui trahissait son impatience. C'était une

robe très fluide qui lui caressait les genoux quand elle marchait et dont la couleur faisait briller ses yeux. Elle en noua la ceinture dans son dos pour marquer sa taille fine et enfila ses sandales bleu marine. Elle referma la porte de l'armoire avec impatience, anxieuse de s'admirer et rassurée par ce qu'elle vit. Elle se trouva très bien. D'un coup, sa bonne humeur lui revint. Elle fit tourner un instant la robe, pencha un peu la tête de côté et ravie d'elle-même, s'envoya un grand sourire dans le miroir. Elle ne s'était pas sentie aussi bien depuis des années.

La rue était déserte lorsqu'elle put enfin sortir au milieu de l'après-midi. Juliette prit le chemin du canal. Il faisait chaud et le vent du matin était tombé. Le chemin de terre le long de l'eau était très sec et Juliette réalisa qu'il n'avait pas plu depuis un long moment. Elle chercha où elle pourrait se poser un moment et profiter du calme alentour. C'était si rare qu'on en aurait presque pu oublier tout le reste.

Elle retrouva son endroit favori, près d'un vieux saule feuillu, en contrebas du chemin, devant l'eau. Elle s'allongea là, à plat ventre, à côté du banc vide, et ouvrit son livre. Une brise tiède et légère se leva et vint taquiner une mèche de ses cheveux qu'elle repoussa impatientement. Elle se retourna sur le dos, une main derrière la nuque, l'autre sur le ventre en poussant un petit soupir de contentement. Au-dessus d'elle, le ciel était immense et bleu, bleu d'un seul bloc et d'une seule couleur qui lui donnait presque le vertige. Elle ferma les yeux un instant et son corps fin commença à se détendre.

Les cloches de St Martial la réveillèrent d'un seul coup et une seconde, elle ne sut plus où elle était. Le